

LE CHAT DU ROCHER 3

Fatale Monna Lisa

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).



© Nelson & Quinn 2024

Sandra Nelson et Alice Quinn sont les seules ayant-droits de cette œuvre, y compris des droits audiovisuels et dérivés.

Isbn : 979-10-424-3491-5

Titre original : *LE CHAT DU ROCHER, tome 3, Fatale Monna Lisa*

© Nelson & Quinn 2024

Correction Audrey Lancien : <audrey.k.lancien@gmail.com>

Couverture réalisée par Paola Franconeri de Studio Ideazione

<mail.ideazione@gmail.com>

NELSON & QUINN

LE CHAT DU ROCHER 3

Fatale Monna Lisa

© Nelson & Quinn 2024

Fiches des personnages



Calypso Finn

Age : 57 ans

Signes

particuliers :
ancienne actrice
divorcée, elle
gère la brocante
de sa tante

Peggy.

Elle veut gagner
l'affection de
Poker, le chat.

Elle est
empathique
et imaginative.



Poker

Age : vieux matou

Signes

particuliers : il
vit dans une
brocante car il
aime les vieux
fautouils

moelleux. Il
apprécie la
cuisine de sa
coéquipière

Calypso mais pas
ses signes
d'affection trop
appuyés.



Peggy Lorenzi
(Tante Peggy)

Age : 75 ans

Signes

particuliers :
tante de Calypso.
Veuve d'un riche
collectionneur
d'art.

Hippie chic,
elle aime jouer
au casino, lire
l'avenir dans le
champsagne et la
divination avec
pendule.



Willy McGregor

Age : 75 ans

Signes particuliers

: chapelier snob
excentrique et
écossais.

Créateur de

chapeaux très chics
et très chers.
Il est le meilleur
ami de Peggy,
son partenaire de
fêtes et de virées
au casino.



Arlette Dubonnet

Age : 45 ans

Signes

particuliers :
passionnée par
les animaux elle
milite pour les
défendre et elle
est prête à tout
pour cela.

Elle a fait de la
prison quand elle
était jeune pour
avoir tenté de
faire évader son
amoureux.



Vadim Pavlov

Age : 45 ans

Signes

particuliers :
commandant de
police

judiciaire. Flic
du Nord,

il se retrouve
dans le sud tout
seul alors qu'il
déteste la
chaleur.

Il cache un cœur
tendre sous un
air bourru.



Patricia Asoyan

Age : 31 ans

Signes

particuliers :
policière, Elle
élève seule son
fils.

Durant ses
heures de loisir,
elle dirige le
club de boules de
pétanque du

Rocher.

Elle exaspère le
commandant Pavlov
par son excès de
zèle.



Leandro Cassetti

Age : 40 ans

Signes

particuliers :

Bel italien.

Il prétend

détenir

l'original de La

Joconde.

Il tient un café

à Venise.

Divorcé, sans

enfants.



Guy Miller

Age : 49 ans

Signes

particuliers :

marchand d'art,

il a un vaste

réseau entre

faussaires et

collectionneurs.

Navigue en eaux

troubles.



Martin Adams

Age : 61 ans

Signes

particuliers :

Professeur

d'histoire de

l'Art à

Cambridge,

il est un des

spécialistes

mondiaux de la

Joconde.

Snob et imbu de

lui-même.



Julia Scott

Age : 54 ans.

Signes

particuliers :

Riches

collectionneuse,
héritière,
mondaine et un
peu désaxée, elle
connaît tout le
milieu de l'art.

Elle pense que
son argent peut
tout acheter.



Maria Elisabetta
Cassetti

Age : 43 ans

Signes

particuliers :
sœur aînée de
Leandro, elle
travaille avec
son frère dans
leur café.

Veuve, sans
enfants.



Daniel Fabre

Age : 67 ans

Signes

particuliers :
dit le faussaire.
Allure juvénile
et regard
malicieux,
il boite
légèrement.

Filou
sympathique, mais
dangereux.

Avertissement

« Tout le monde connaît son sourire, mais personne ne l'appelle de la même manière.

La Joconde est le portrait le plus célèbre au monde. L'identité du modèle est régulièrement remise en question, mais on admet généralement qu'il s'agit d'une dame florentine, prénommée Lisa, épouse de Francesco del Giocondo. Le nom Giocondo a été très tôt francisé en Joconde.

En Angleterre ou aux États-Unis, on préfère l'appeler par son prénom : Mona Lisa. En France, si on veut aussi l'appeler de cette façon, il faut bien mettre deux N à Monna et non un seul comme le font les Anglais : « Mona » avec un seul N est une insulte en dialecte vénitien.

Monna Lisa veut dire en fait « Madame Lisa » ou en version abrégée « Dame Lisa »

Explications extraites d'un article paru sur le site du Grand Palais en 2022.

*« Avec ses nobles moustaches, ses oreilles aristocratiques,
son nez sensible et son regard indéchiffrable,
Koko pouvait voir l'invisible, entendre l'inaudible et sentir
l'inconnu. »*

Lilian Jackson Braun
Le chat qui vivait haut

Chapitre 1 – Beau, mais mytho

Tel un vieux sage, Poker était installé, face à la vitrine de la brocante, dans un fauteuil victorien usé. En alerte, le chat roux tigré épiait la ruelle piétonne de ses yeux qui louchaient. Il pressentait toujours quand un visiteur allait arriver. Ses oreilles se dressèrent au moment même où la porte de la brocante s'ouvrit.

Un homme d'une quarantaine d'années, à la chevelure brune en désordre, entra, portant un grand carton à dessin sous le bras. Calypso sursauta en l'apercevant. Atablée derrière son Olivetti rouge, à la recherche des premiers mots de son roman, elle venait de déposer dans sa bouche un lapin au chocolat trop volumineux pour être croqué d'un coup. Alors qu'elle s'efforçait de l'avalier, une sauce marron onctueuse dégouлина de chaque côté de ses lèvres, manquant de l'étouffer. Elle en recracha un bout en toussant.

Confuse, elle s'essuya et se dirigea vers le visiteur. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été subjuguée par la beauté d'un homme. Il avait un faux air d'Ary, son ex-mari, producteur brésilien, mais avec un côté plus européen. Un malaise lui serra le ventre comme chaque fois qu'elle repensait à l'homme qui l'avait quittée après des années de vie commune pour convoler avec une fille à peine sortie de

l'adolescence, après lui avoir confié son rôle, celui de la détective Zézé Pinta, dans la telenovela qui avait fait sa gloire au Brésil. Elle s'était retrouvée, en un éclair, divorcée et au chômage. Mais ce n'était pas le moment de ressasser.

L'imperméable du visiteur, parfaitement ajusté, mettait en valeur sa svelte silhouette tandis que son regard doux semblait cacher une profonde tristesse. Un Espagnol ?

– Pourrais-je voir la *signora* Peggy Lorenzi ? demanda-t-il.

Italien ! Cet accent, impossible de ne pas succomber. Elle avait vécu son enfance en Italie et fut envahie par la nostalgie.

Sa tante descendit l'escalier en s'exclamant :

– Leandro ! Quel plaisir de te voir, *carissimo* [très cher] !

– Vous vous connaissez ? interrogea Calypso, en déglutissant bruyamment le reste du chocolat.

– Bien sûr ! Je connais Leandro depuis qu'il est tout petit. Il tient le café à côté de mon appartement à Venise, qu'il a hérité de son père, Giancarlo.

Tante Peggy se tourna vers lui et l'embrassa.

– Calypso est ma nièce, lui dit-elle, la fille de ma sœur chérie qui n'est hélas plus de ce monde. Elle vit sur le Rocher avec moi depuis son divorce l'année dernière.

Calypso se mordit la lèvre, comme à chaque fois que sa tante évoquait sa vie privée sans son consentement.

Tante Peggy se tourna vers sa nièce :

– Tu vas chercher les chocolats, ma chérie ?

– Je suis navrée, mais il n'y en a plus, expliqua-t-elle, confuse.

Leandro esquissa un sourire.

– Vous n'allez pas le croire, dit Tante Peggy, mais cette nuit au casino, ma coupe de champagne m'a soufflé : « Tu vas

recevoir la visite d'un bel homme et tu vas l'aider. » Tu as besoin de moi, Leandro ?

– Oui, mais vous devez d'abord me promettre la plus grande discrétion.

– Motus et bouche cousue, tu peux compter sur nous.

Leandro s'apprêta à parler quand Arlette entra en criant :

– Croissants ! Qui veut des bons croissants tout chauds ?

La femme de ménage, que Tante Peggy considérait comme un membre de sa famille, déposa bruyamment sur un guéridon un plateau chargé d'une cafetière italienne, de tasses et de délicieuses viennoiseries. Elle repartit en claquant la porte, comme à son habitude, ce qui les fit sursauter.

Leandro sembla hésiter un instant. Il se retourna, guettant l'éventuelle intrusion d'un autre visiteur. Puis il se pencha vers son carton à dessin. Et en sortit, avec une infinie précaution, une huile sur un panneau de bois, emballée dans plusieurs couches de papier de soie.

– C'est une très belle copie de *La Joconde*, dit Calypso.

Poker poussa un miaulement d'approbation et, s'approchant de l'œuvre, la fixa.

– Ce n'est pas une copie, c'est la vraie, affirma Leandro en l'éloignant du chat, redoutant d'éventuels coups de griffes.

Beau, mais mytho. Dommage, songea Calypso.

– Je sais que c'est difficile à croire, mais laissez-moi vous raconter mon histoire.

Poker exprima son scepticisme en crachant. Vexé, il reprit place à son poste de sentinelle.

Leandro respira bruyamment, puis se lança dans un récit enflammé.

– *Signora Peggy*, tu sais que je suis l’arrière-petit-fils de l’homme qui a dérobé *La Joconde* en 1911¹ ? murmura Leandro.

Tante Peggy ne sembla pas étonnée.

– Je connais cette rumeur sur ta famille. Et j’ai toujours vu cette belle copie au-dessus de votre comptoir. Mais c’est une légende publicitaire pour justifier que votre café s’appelle « La Gioconda », n’est-ce pas ?

– C’est ce que je croyais. Mais juste avant de mourir, mon père m’a affirmé que le tableau exposé dans le café était la vraie Joconde. Et il m’a confié une lettre où mon arrière-grand-père, Vincenzo, expliquait qu’il n’avait pas restitué le tableau original, mais une copie qu’il avait lui-même réalisée. Il m’a aussi donné une photo où Vincenzo pose entre les deux tableaux, le vrai et le faux. Mon père nous a fait promettre, à ma sœur et à moi, de ne jamais dévoiler le secret et de conserver l’œuvre dans la famille.

– Et pourquoi ne pas respecter ce vœu ?

– J’étais en colère contre lui quand j’ai appris cette histoire, car je le trouvais très égoïste de vouloir conserver cette œuvre inestimable. Alors j’ai décidé de ne pas respecter son souhait. D’autant plus que je n’ai pas d’enfants et ma sœur non plus.

Il est mytho, mais il a du cœur, se dit Calypso. *Et surtout, il n’a pas d’enfants donc a priori, il n’est pas marié. Intéressant...*

– Va au Louvre directement !

¹ Le 21 août 1911, Vincenzo Peruggia, chargé de mettre sous verre des tableaux au Louvre, pénètre dans la salle où est exposée *La Joconde*, décroche le tableau, puis il se cache dans un escalier de service. Là, il démonte cadre et protection et repart par la porte, avec le tableau sous sa blouse de travail.

– C’est ce que j’ai fait ! Enfin je veux dire... Je leur ai téléphoné. Mais ils m’ont traité d’hurluberlu. Apparemment, je ne serais pas le premier à affirmer que le musée expose une copie. C’est pour cela que je suis venu vous voir, *signora* Peggy, car je sais que vous avez des contacts dans le monde de l’art.

– Tu as la lettre et la photo avec toi ? demanda Tante Peggy.

Une lueur de méfiance passa dans les yeux du bel Italien.

– Pourquoi ?

Les deux femmes comprirent qu’il ne fallait pas trop insister sur ce sujet.

– Et qu’en pense ta sœur ? demanda Tante Peggy. Elle approuve ton geste ?

– Oui, elle m’a dit de faire ce que je pensais être juste.

Plus Leandro parlait et plus Calypso était captivée, prête à croire n’importe quoi tant elle le trouvait séduisant. Elle sentait sa bouche s’ouvrir béatement et sa mâchoire inférieure commencer à pendouiller. La voix de Zézé Pinta résonna dans sa tête :

– Regarde-toi, ma chère ! se moqua le personnage fictif. Dans une seconde tu vas te mettre à baver.

Calypso avait interprété le rôle de cette célèbre détective qui avait fait sa gloire au Brésil et depuis qu’elle avait arrêté le tournage, Zézé Pinta s’invitait épisodiquement dans ses pensées.

– Comment votre arrière-grand-père aurait pu faire une copie si parfaite et bernier les plus grands experts qui ont authentifié *La Joconde* ?

– Il a gardé le tableau pendant deux ans avec lui. Il a eu le temps de l’observer et de peaufiner sa technique. C’était un

peintre très doué, bien qu'il n'ait jamais fait carrière. Il connaissait parfaitement l'œuvre de Leonardo da Vinci.

– Mais quand même, personne ne s'est jamais douté de rien ?

– Non. Vous savez, il y a des copies qui surpassent l'œuvre originale. Et les musées sont pleins de faux ignorés.

– C'est hallucinant ! Comment convaincre le Louvre que vous dites la vérité ? interrogea Calypso qui avait déjà choisi son camp, tout en doutant fortement de la véracité de cette histoire.

– En demandant l'avis d'un expert, s'exclama Tante Peggy, émoustillée. Il se trouve qu'un des spécialistes mondiaux de Léonard de Vinci est un vieil ami. Martin Adams, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Cambridge. Je le connais bien, car il a une maison de vacances sur le Rocher. Il est en Angleterre en ce moment. Je l'appelle immédiatement.

Chapitre 2 – Expertise expresse

Martin Adams accepta d'organiser une visioconférence dans la foulée.

Calypso alluma l'ordinateur et vérifia la connexion internet tandis que Tante Peggy, tout excitée, prenait place face à l'écran et que Leandro attendait avec une nervosité contenue.

Poker sauta sur les câbles, leur donnant des coups de patte agressifs. Son comportement était à l'image de la tension qui régnait dans la pièce. Calypso le poussa gentiment et il la mordilla, contrarié.

– Poker ! gronda-t-elle, culpabilisant immédiatement d'avoir haussé la voix.

Le matou lui tourna le dos et se dirigea vers son poste d'observation favori, où il s'installa pour boudier.

Une fois que tout fut prêt, Calypso lança l'appel vidéo. Leurs cœurs battaient plus fort à mesure que la sonnerie retentissait. Ils savaient que cette conversation pouvait déterminer l'issue de la requête de Leandro. Le professeur Adams avait une réputation inégalée dans le monde de l'art et était reconnu aussi bien pour son honnêteté que sa rigueur académique.

Lorsqu'il apparut à l'écran, Tante Peggy s'exclama :

– Martin ! Quel plaisir de te voir.

– Peggy *darling* ! s'exclama le professeur.

L'homme élégant, d'une soixantaine d'années, avait une belle chevelure soigneusement peignée en arrière, des yeux bleu vif et une prestance naturelle.

– Mon cher Martin, je ne vais pas y aller par quatre chemins. J'ai besoin de toi pour authentifier un tableau.

– Par vidéo, cela ne va pas être évident. Mais je peux essayer, si tu le souhaites.

Tante Peggy saisit l'œuvre des mains de Leandro et la plaça devant la caméra. La réaction de Martin Adams ne se fit pas attendre. Il éclata de rire.

– Je reconnais là ton sens de l'humour, ma chère amie. C'est une blague, n'est-ce pas ?

Offensée, Tante Peggy se raidit et répondit avec sérieux :

– Pas du tout !

Elle demanda à Leandro de raconter son récit, ce qu'il fit de la manière la plus convaincante. Il détailla l'histoire de sa famille et les preuves qu'il avait recueillies.

En soupirant, l'expert sortit de sa poche de chemise des fines lunettes cerclées d'or. Il voulut qu'on lui rapproche certains points du tableau. L'endroit où Vinci avait apposé sa signature, le sourire, les yeux, quelques sinuosités dans le paysage derrière Monna Lisa.

Tout en examinant ces détails, penché en avant sur son ordinateur, il gardait un sourire suffisant et sceptique. Il pria qu'on lui montre l'état de l'arrière du panneau de peuplier sur lequel l'œuvre était peinte. Il y avait une légère fente verticale entre le bord du haut et le centre du tableau, qui apparaissait sur un quart du support environ. L'étiquette aussi subit un

examen concentré de la part d'Adams. Et à mesure que Leandro parlait, le visage du professeur se pinçait.

Soudain, il s'éloigna de son écran, rangea ses lunettes, secoua la tête et ricana :

– C'est tout simplement impensable. La vraie Joconde, dit-il en accentuant l'adjectif, séquestrée par une famille pendant plusieurs générations, vous plaisantez ?

Leandro fut blessé par la réaction du professeur. Il s'était livré à cœur ouvert et ne s'attendait pas à ce dédain. Il ne supportait pas son air de supériorité.

– Je vous assure, *signor* Adams, c'est la véritable Joconde. J'ai des preuves solides.

– Cher monsieur, aussi bien que je puisse la voir à travers l'écran, vous disposez d'une belle copie, peut-être même d'époque. Mais en aucun cas, il ne peut s'agir de la vraie Monna Lisa qui, comme vous le savez, est au musée du Louvre. Je ne vous apprends rien.

Le ton monta rapidement. Leandro était déterminé à défendre sa famille et ses convictions tandis que le professeur Adams affichait son agacement. Il était l'un des experts mondiaux de *La Joconde* et n'avait jamais douté de l'authenticité du tableau du Louvre et remettre en cause cette affirmation était un affront à sa carrière.

La visioconférence se termina sur une impasse. Le professeur les salua de façon cordiale, mais son visage crispé masquait difficilement son énervement.

– Quel mufle ! s'exclama Calypso devant la mine dépitée de Leandro.

– J'ai une idée ! dit Tante Peggy. Pourquoi ne pas rencontrer Daniel Fabre ? C'est un faussaire de génie et un excellent spécialiste. Il connaît tout le monde dans ce milieu.

Il aura sûrement une idée pour nous aider. C'est un très bon ami de Willy, je vais l'appeler.

– Qui est Willy ? interrogea Leandro qui commençait à trouver que beaucoup de personnes étaient au courant de son affaire qu'il aurait voulu régler dans la plus grande discrétion.

– Willy, c'est mon grand ami, un chapelier. J'ai en lui une totale confiance. Il ne dira mot à personne.

Calypso fit une moue, car Willy était connu pour être la plus grande commère du Rocher. Cet ami de jeunesse de Tante Peggy était aussi son partenaire de jeu au casino.

Leandro réfléchit un moment. Après tout, qui était mieux placé qu'un faussaire pour reconnaître l'authenticité d'une œuvre ?

Même s'il trouvait cela un peu tiré par les cheveux, il n'avait plus beaucoup d'espoir. Il se résigna à suivre cette nouvelle piste.

Chapitre 3 – Un faux authentique

Dès qu'il entendit des mots comme vrai, faux, tableaux, Joconde, vol, Louvre et le nom de Daniel Fabre, Willy s'écria :

– *Don't move*, j'arrive ! Je vous prends en bas, devant le garage.

– Tu viens avec nous, Poker ? demanda Calypso, mais le chat ne bougea pas une seule oreille.

Tante Peggy enfila une veste de velours et une écharpe de mohair et Calypso, son imperméable et son chapeau orange et elles descendirent l'escalier étroit pour attendre Willy déjà en bas vec Leandro.

Elles croisèrent Arthur qui déposait une fine couche de vernis sur le plateau d'une table en bois aux pieds chantournés. Il était l'homme à tout faire de la brocante et un ami de lycée de Calypso, toujours habillé avec des t-shirts à l'effigie du groupe Queen.

– Arthur, tu pourrais garder la boutique jusqu'à midi ?

– Dès que j'ai fini ça, répondit Arthur en souriant.

Il regarda Leandro avec curiosité et nota que l'homme serrait jalousement contre lui un carton à dessin tout neuf. Mais il ne posa aucune question.

– Ce garçon est une perle, dit Tante Peggy quand ils furent dans la rue.

Quelques minutes plus tard, Willy était arrivé et ils grimpèrent dans la Rolls.

– Nous voilà partis, s’écria Willy, ravi.

Ils garèrent la voiture un peu en hauteur et longèrent la voie ferrée avant d’atteindre la large crique où se nichaient quelques cabanons et une paillote restaurant. Ils se dirigèrent vers une maisonnette en bois. Un homme se prélassait dans un hamac devant l’entrée, à l’ombre d’une véranda de canisse.

– Hou hou ! cria Willy ! Dan ! C’est moi !

Et il murmura pour ses amis :

– Voilà le QG du « maître es bidonnage ». Faites gaffe, ici, même les mouettes, on ne sait pas si elles sont vraies !

Il éclata de rire, suivi par Tante Peggy.

– Qu’as-tu encore raconté de mensonger sur moi, mauvaise langue ? interrogea Daniel Fabre en venant à leur rencontre avec un sourire.

Il claudiquait légèrement.

Les présentations faites, il les invita à s’asseoir autour de la table en bois usée qui trônait au milieu d’une multitude de tableaux posés contre les murs et leur proposa un verre de rosé. Tout le monde accepta, sauf Leandro qui ne pipait mot.

Willy exposa le cas à Daniel en sirotant son verre, tandis que celui-ci, assis nonchalamment dans une chaise en rotin, hochait la tête d’un air dubitatif.

– Je te présente Leandro, le descendant de Vincenzo Peruggia. Tu as dû en entendre parler ?

– Oui, oui, le voleur de 1911 ! s’exclama Daniel Fabre impressionné. Enfin, ce n’était pas un vrai voleur. Il voulait rendre *La Joconde* à l’Italie. Il s’était fourré dans la tête que

Napoléon avait piqué l'œuvre aux Italiens. Bref, il se gourait sur toute la ligne.

– Tu as devant toi un descendant animé par les mêmes nobles causes. Enfin presque. Lui, il estime qu'il faut rendre *La Joconde* au Louvre.

– C'est-à-dire ? Elle y est déjà, non ?

Leandro, qui s'était retenu jusque-là, explosa :

– *Ma no* ! C'est le faux qui est là-bas. La vraie, je l'ai, moi. Et je veux la rendre. C'est pourtant simple, non ?

Fabre l'observait, l'air de dire : « on ne me la fait pas à moi ».

– Selon la version officielle, Vincenzo a caché *La Joconde* sous son matelas pendant deux ans, poursuivit Leandro. En réalité, il a peint une copie, destinée à remplacer la vraie, au Louvre. Il était tellement doué que personne n'a rien vu.

D'abord gêné, comme s'il ne savait pas comment se comporter devant un fou, Fabre éclata de rire et les autres l'imitèrent bêtement, sauf Calypso, qui ne pouvait s'empêcher de lancer à Leandro des regards attendris.

Le bel Italien comprit qu'il n'avait convaincu personne et se renfrogna. Le silence qui suivit fut interrompu par une question banale pour détendre l'atmosphère.

– Il fait frais pour la saison, vous ne trouvez pas ? demanda Tante Peggy.

– *Indeed* [En effet], appuya Willy. Pas comme aux Canaries. Quand je pense qu'on y est allés en plein mois de janvier. Une chaleur à ruisseler en permanence. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est compliqué de ramener à leur habitat naturel une flopée de canaris.

Daniel Fabre le regarda sans comprendre. À son expression, on voyait clairement qu'il s'interrogeait sur la

possible sénilité de Willy. À moins que ce ne soit un échantillon du célèbre humour anglais ? Soudain, il s'exclama :

– J'ai pigé l'analogie. *La Joconde* aussi, vous voulez la ramener à son habitat naturel ! Très drôle.

Un silence suivit la déclaration.

Tante Peggy, pour changer de sujet, posa des questions à Fabre sur sa vie de faussaire, et celui-ci, franchement cabotin, égrena des souvenirs rocambolesques de sa carrière.

– J'ai fait des copies qui feraient passer les originaux pour des faux.

– *Ecco* [Voilà] ! ne put s'empêcher d'appuyer Leandro, mais personne ne tint compte de sa remarque.

– César, Dufy, Chagall, Warhol, poursuivit Daniel. En prison, j'ai continué, pour égayer les cellules des pauvres bougres et ça me valait pas mal de passe-droit. Car même des gardiens et jusqu'au directeur m'en ont demandé.

Comme pour appuyer son propos, il pointa du doigt une réplique de *La Nuit étoilée* de Vincent Van Gogh qui était entreposée dans un coin. Les convives s'extasièrent sur la qualité de l'exécution.

– Quelle splendeur, dit Willy. On jurerait l'original !

Calypso, émerveillée, renchérit :

– Si elle était exposée dans un musée, on n'y verrait que du feu.

Fabre, avec un demi-sourire teinté d'ironie, se leva. Il saisit un couteau de cuisine qui traînait sur sa table, s'approcha de l'œuvre et, d'un geste théâtral, incisa la toile de haut en bas, sous le regard médusé de ses invités.

– Voilà ma véritable œuvre d'art, déclara le faussaire.

Tante Peggy, amusée, ne put contenir son hilarité :